

Saint-Cloud, une « colline inspirante »

Daniel Brun (1973)

Les souvenirs exhumés ici à la demande de Philippe Oulmont, initiateur et maître d'œuvre du projet, remontent maintenant à près d'un demi-siècle (1973-1978). Indépendamment de leur sélectivité induite par le format de la commande, ils sont donc, bien évidemment, tributaires de l'érosion du temps et victimes d'oublis, d'approximations, voire de confusions. De plus, ils sont empreints d'une lacune majeure : leur auteur ayant été continûment externe, ils ne sauraient évoquer le vécu et le ressenti des pensionnaires de Pozzo di Borgo. En revanche, sauf illusion rétrospective, la mémoire de cette vie de cloutier est demeurée vivante et fidèle à ses origines, et l'on en trouvera ici quelques échos, certes partiels, mais portés par la sincérité. Je ne voudrais surtout pas omettre de remercier chaleureusement Jean-Louis Biget qui a su me convaincre, au cours d'un long échange téléphonique, de participer à cette entreprise collective et m'a apporté, par la suite, de précieux compléments informatifs.

Le chemin escarpé vers Saint- Cloud, « l'autre Normale Sup' ».

« À Saint-Cloud ! », tel aurait pu être le cri d'allégresse conquérante du petit demi-millier de préparandaires de France et de Navarre partant chaque année à l'assaut de l'École normale supérieure de Saint-Cloud dans les années 1970 (490 en moyenne annuelle entre 1968 et 1979 pour les seules sections littéraires). Mais, à la différence des pioupious de l'été 14 qui partirent « la fleur au fusil » (selon l'expression consacrée) en s'imaginant parvenir rapidement et victorieusement à Berlin, chacun de ces « khâgneux » ou « cloutards » savait, par ouï-dire ou par expérience antérieure, que l'issue du combat serait des plus incertaines et que les « sentiers de la gloire » seraient jonchés de fort nombreux cadavres, éclopés et disparus. Bien peu d'entre eux pourraient proclamer triomphalement « Nous avons vaincu parce que nous étions les plus forts »¹. Toutefois, être « seulement » admissible atténuerait considérablement la déconvenue de ceux qui n'auraient pas atteint l'objectif suprême, puisque l'on accédait, à cette époque, au statut d'ipésien qui procurait des avantages non négligeables, partiellement partagés avec les heureux élus.

Mais pourquoi Saint-Cloud, plutôt qu'Ulm qui, dans les représentations communes, passait pour être « L'École normale supérieure », la seule, la vraie, alors que l'établissement clodoaldien n'était pour certains qu'un second choix, un pis-aller, une orientation par défaut ? La rue d'Ulm n'était-elle pas le creuset de la production (et de la reproduction) des élites intellectuelles mais aussi politiques dont le président de la République de l'époque, Georges Pompidou (1969-1974), avait été l'élève avant de devenir brièvement professeur de classe

préparatoire ? Qui aurait pu citer le nom d'un cloutier célèbre ? Et quelle personnalité de premier plan se serait prévaluée de son passage par l'ENS de Saint-Cloud ? Dans un imaginaire traditionnel et de forte longévité, le cloutier fait figure d'étudiant besogneux et dépourvu de l'envergure culturelle que seules les humanités classiques peuvent conférer². En s'inspirant de la terminologie d'Émile Goblot (*La Barrière et le Niveau*, 1925), s'il n'a pas le niveau d'Ulm, c'est en raison de son ignorance des langues anciennes, à commencer par le latin qui fait barrière à toute admission à la doyenne des ENS.

La réputation de Saint-Cloud pâtit également de ses origines roturières, une École normale supérieure de l'Enseignement primaire (ENSEP) fondée en 1882, vouée à la formation des cadres de l'« École du Peuple » : professeurs et directeurs d'École normale, inspecteurs primaires (ces derniers étant hébergés par l'École jusqu'en 1977) et de son admission tardive à des compétences universitaires (préparation à l'agrégation débutée tardivement et marginalement à l'orée des années 1950 avant d'obtenir la consécration institutionnelle en 1956⁶). Saint-Cloud fit alors figure de « savonnette à vilains » aux yeux des élites universitaires et ulmiennes traditionnelles, accrochées à leur légitimité historique. Un privilège indu que les élèves de Saint-Cloud et de Fontenay partageaient avec ceux de l'ENSET (École normale supérieure de l'Enseignement technique, devenue ENS de Cachan en 1985, puis ENS Paris-Saclay en 2014) dont le programme du concours d'entrée était identique.

Mais, contre les préjugés durablement enracinés, les faits sont têtus. Dans les années 1970, non seulement Saint-Cloud avait produit des chercheurs remarquables dans tous les domaines du savoir, mais l'École obtenait également des résultats enviables aux concours du Second degré préparés dans un lieu *a priori* bien peu propice aux brillantes études.

« Valois » : une thébaïde peu commune.

Seule une petite minorité des aspirants allait être appelée à prendre pied sur le rivage tant désiré. Bien que l'École disposât d'une pluralité d'implantations dans la ville, son cœur était enchâssé dans le parc de Saint-Cloud : le « Pavillon de Valois » (ou simplement « Valois » pour les *happy few*) partie des communs du XVII^e siècle et unique vestige d'un somptueux château royal détruit par un incendie lors du siège de Paris en 1870. Un édifice patrimonial donc, mais aussi un « lieu de mémoire »³ auquel la Poste devait rendre l'hommage d'un timbre de collection en 1982 à l'occasion du Centenaire de la création de l'ENSEP originelle.

On était appelé à fréquenter ce bâtiment, de dimensions somme toute modestes, situé à proximité immédiate de l'entrée principale du Domaine national de Saint-Cloud et en contrebas de la terrasse du château disparu, en deux circonstances. D'abord, de manière ponctuelle et furtive, lors des oraux d'admission au concours de l'École, mais il n'est pas certain que les candidats aient tous prêté une attention soutenue au décor du théâtre de leurs épreuves (dans les deux sens du terme). Les résultats étaient solennellement proclamés sur le parvis pavé précédant la grande porte vitrée surmontée de l'inscription en lettres d'or « ÉCOLE NORMALE SUPERIEURE DE SAINT-CLOUD ». À l'issue de la cérémonie, les « élus » pourraient désormais franchir fièrement ce seuil d'appartenance identitaire alors que les « réprouvés »

n'avaient plus qu'à quitter les lieux, la tête basse et les yeux embués de larmes. Les reçus, quant à eux, seraient conduits à se familiariser avec les lieux pendant quelques années, de manière plus ou moins continue.

Si ma mémoire ne me trahit pas, la rentrée des admis se fit au mois de septembre 1973 et débuta par des formalités administratives officialisant notre nouveau statut d'élève-professeur et de fonctionnaire stagiaire. Ce fut l'occasion de fréquenter brièvement les bureaux de la scolarité situés au rez-de-chaussée : des pièces immenses, hautes de plafond, lambrissées, lumineuses, richement meublées qui constituaient un héritage préservé des siècles précédents. Quand bien même ce souvenir visuel serait idéalisé, il n'en reflète pas moins très exactement l'existence d'une dualité spectaculaire de la distribution des espaces fonctionnels de l'École. En effet, l'essentiel de la présence des élèves à Valois avait pour cadre le troisième et dernier étage, dans les combles mansardés. Les lieux avaient été initialement occupés par des chambres d'internes jusqu'à la création de la résidence de l'avenue Pozzo di Borgo dans les années 1960, puis avaient été affectés aux enseignements de la majorité des sections littéraires et au Centre de formation des inspecteurs primaires masculins (en héritage de la vocation initiale de l'École). Pour parvenir à ce perchoir, il fallait emprunter un escalier de service en colimaçon hors d'âge avant d'atteindre les salles de cours réparties de part de d'autre d'un long couloir en L. L'étage abritait également la bibliothèque disciplinaire, pièce exiguë dont les murs étaient tapissés jusqu'au plafond d'ouvrages et de revues géographiques de toutes les époques. Parmi les salles, la 304 était spécialement dédiée aux cours des agrégatifs. Impossible de ne pas avoir gardé en mémoire ce lieu austère doté d'un mobilier sommaire. Des alignements de tables en bois, dont certaines incrustées d'inscriptions laissées par les générations antérieures, un modeste bureau professoral, un tableau noir (vert) et sa boîte de craies, lesquelles eurent un jour une utilisation fort inattendue puisque Jean-Louis Biget, habituellement imperturbable, s'en servit impulsivement comme projectiles visant un auditoire en proie aux symptômes d'agitation engendrés par ce que l'on ne nommait pas encore la « surcharge cognitive » : l'effet fut immédiat, enchaînant surprise, hilarité et retour au calme. Le mobilier comprenait peut-être également un ou deux porte-cartes (même Biget qui a longtemps fréquenté cette salle ne s'en souvient pas) et quelques affiches murales, mais nul équipement audio-visuel permanent dans une École pourtant pionnière et en pointe dans ce domaine, le seul outil un tantinet moderne étant un projecteur de diapositives d'usage parcimonieux et volontiers récalcitrant. Un archaïsme pédagogique, indéniablement vécu comme normal et normatif dans une pédagogie alors fondée sur la parole magistrale et l'écrit. Et ce décor minimaliste demeura « dans son jus » jusqu'à la désaffectation de Valois en 1986. Un cadre de travail austère et dépourvu d'attrait, mais, en compensation, une vue panoramique exceptionnelle sur l'Ouest parisien et, au loin, la « Ville Lumière ».

L'École : « un ascenseur pour l'agrégation » (et au-delà).

« À nous deux Paris ! ». Telle était l'ambition, voire le projet mûrement réfléchi, d'un certain nombre de normaliens qui considéraient Saint-Cloud comme un tremplin vers une plus haute destinée que la carrière de professeur du Second degré, affecté – pour ne pas dire

relégué - à ses débuts dans un obscur lycée de province et, pire encore, dans un lycée technique⁴.

En attendant l'envol, il fallait bien franchir, et de préférence franchir avantageusement, ce concours d'agrégation, seconde haie sélective du *steeple-chase* professionnel. Un concours qu'à cette époque, la majorité des cloutiers abordaient en 3^e année, après les années de licence et de maîtrise accomplies en dehors de la Maison. Toutefois, celle-ci, veillant au grain, avait décidé de ne pas laisser le troupeau des nouveaux entrants s'égarer dans la nature pendant deux ans. C'est pourquoi les « caïmans » concoctaient habituellement une programmation de cours en parallèle à ceux de la « Fac ». Des enseignements destinés à étoffer et diversifier leur culture historique parcellaire, à les préparer à la redoutable épreuve de hors-programme et, peut-être également, à les orienter dans le choix d'une période et d'une thématique pour la maîtrise. Les intervenants étaient des hommes de confiance : d'anciens normaliens (le médiéviste Alain Demurger, les contemporanéistes Dominique Lejeune et Francis Démier), un ex auditeur libre le moderniste Bernard Vincent⁵ et l'éminent helléniste non dénué d'humour, Pierre Lévêque. Mais en ce début d'année 1973, la machine bien rôdée se gripa en raison d'un mouvement de contestation tout à fait imprévu qui laissa des traces durables dans les mémoires. Les frondeurs revendiquaient tout à la fois un repos bien mérité après un concours d'entrée éprouvant et des activités de haut niveau réflexif librement choisies, alors que l'équipe d'enseignants paraissait leur imposer des savoirs exclusivement « scolaires » et strictement « utilitaires ». Les rebelles avaient opportunément oublié qu'ils étaient devenus des fonctionnaires stagiaires tenus à certaines obligations, dont la présence assidue. En définitive, les cours eurent évidemment bien lieu, mais avec un auditoire clairsemé et à géométrie variable selon les intervenants et les thèmes abordés.

Et deux ans après, vint l'année d'agrégation. Plus question, évidemment, de faire la fine bouche et de jouer la fille de l'air, d'autant que les « caïmans » nous reprirent fermement en mains pour nous conduire sur les chemins de la réussite : Yvon Thébert, hélas prématurément disparu en 2002, pour l'histoire ancienne (le monde hellénistique), Jean-Louis Biget pour la médiévale (le Haut Moyen Âge) et Jean-Claude Hervé pour la moderne (avec un thème pour le moins original « L'enfant, la famille et l'éducation, XVI^e–XVIII^e siècles », qui rompait avec le traditionalisme académique des questions figurant au programme). Faute de contemporanéiste interne, Serge Berstein avait apporté son concours habituel. Que n'a-t-on dit et répété à satiété sur cette année terrible, assimilant de manière caricaturale les préparateurs à des bagnards astreints à de multiples travaux forcés : assistance aux cours dispensés à l'École du matin jusqu'au soir (et parfois sur la même question de programme), suivis de cours et de TD universitaires pour en rapporter de « bonnes feuilles » à diffuser en interne, notes de lectures à rédiger et à partager, innombrables photocopies à assimiler (dont Biget était le grand pourvoyeur)... D'où des moments de découragement profond face à la perspective d'un échec rien moins qu'assuré devant tant d'exigences intellectuelles, morales et physiques. Mais, en définitive, une année bien moins effrayante et rébarbative qu'il n'avait pu y paraître. De nombreux facteurs concoururent à atténuer les affres de l'épreuve et à créer un climat de travail somme toute agréable et stimulant : la compétence et le dévouement jamais pris en défaut des préparateurs; l'élargissement du petit groupe d'élèves de la

promotion par l'adjonction de quelques reçus de la session 1974 et par l'intégration non négligeable d'auditeurs libres qui apportèrent un surplus de dynamisme et de convivialité que l'on pouvait attribuer à une heureuse ouverture à des candidates (six auditrices libres dont la bientôt Première d'une agrégation d'histoire nouvellement mixte et une future professeure d'université) ; une mentalité dépourvue d'esprit de concurrence et de compétition, sinon avec soi-même. Et au total une réussite collective, puisque huit des dix cloutiers de la promotion 1973 furent admis à cette session de 1976 et que pour les deux d'entre eux, restés sur le bord de la route, ce ne fut que partie remise au millésime suivant.

L'année d'agrégation fut tout à la fois le point d'orgue et le chant du cygne de la scolarité effective à l'École. Unis dans le succès, les élèves furent bientôt conduits à se disperser lors de l'année supplémentaire, qui pour entamer une thèse de 3^e cycle ou d'État, qui pour préparer l'ENA, qui pour ? Et, inévitablement, les liens avec l'École se distendirent jusqu'au jour où l'on ne fut plus qu'un « ancien élève », distinction éminemment honorifique et gratifiante dans un CV professionnel et dans une publication (scientifique ou de vulgarisation scolaire). En revanche, il ne fallut plus compter sur cette ancienne appartenance pour perpétuer... la gratuité d'une entrée motorisée dans le Domaine national de Saint-Cloud !

L'École « hors les murs » : Clio et Gaïa en voyage.

Toutefois, avant de clore définitivement ce chapitre d'une scolarité déjà bien peu ordinaire, il apparaît indispensable de rappeler qu'il serait pour le moins réducteur de circonscrire l'« âme de Saint-Cloud » à la préparation de l'agrégation et de la cantonner au 3^e étage mansardé du Pavillon de Valois. L'esprit soufflait aussi avec force sur les voyages d'étude annuels. L'auteur de ces lignes participa à six « expéditions » : en Bourgogne - Franche-Comté en 1973 ; en Croatie encore yougoslave, avec un arrêt à Venise sur le chemin du retour, en 1974 ; à Vienne en 1975 ; en Sicile en 1976 ; en Catalogne en 1977, année également jalonnée par une brève « excursion » gothique à Laon et à Reims. Ces voyages, accomplis en train et en car, duraient généralement une semaine. Ils s'adressaient spécifiquement aux « historiens » et « géographes » de l'École, à la notable exception du déplacement en Catalogne qui réunit Saint-Cloud et Fontenay. Placés à la rentrée scolaire, ils avaient des vertus pédagogiques : l'accueil des « petits nouveaux » qui faisaient ainsi connaissance avec leurs futurs formateurs et les élèves des promotions antérieures ; les retrouvailles et la remobilisation de ces derniers ; la convivialité – mais aussi les exigences - de la vie de groupe et... le développement des capacités d'endurance physique et cérébrale. Car ces voyages avaient avant tout une vocation culturelle entièrement prise en charge et assumée par les enseignants de l'École, en dehors de quelques très rares concours extérieurs (dont la participation de l'ulmien Jacques Revel à l'expédition sicilienne). De ce point de vue, le voyage initiatique accompli en Bourgogne - Franche-Comté par le « petit nouveau » que j'étais constitua une double « révélation » (confirmée par les voyages ultérieurs). D'une part, celle du travail acharné, de l'immensité des connaissances de nos enseignants et de leur capacité à capter et à retenir l'attention de l'auditoire. D'autre part, une approche insoupçonnée de l'histoire de l'art et des arts comme histoire totale d'une société, alors qu'elle ne constituait en ces temps reculés qu'un domaine mineur et souvent à vocation

purement illustrative, dans l'enseignement secondaire (et même dans celui des classes préparatoires). Une découverte d'autant plus impressionnante et spectaculaire qu'elle s'accomplissait *in situ*, face aux œuvres elles-mêmes, et non par le truchement de reproductions d'inégale qualité (surtout à l'époque !). Avec le recul, il sera néanmoins permis de regretter que, faute de contemporanéisme « maison », l'histoire et les patrimoines des XIX^e et XX^e siècles aient été éclipsés alors que l'historiographie de cette période entamait sa mue et étendait son empire sur de nouveaux territoires de recherche, dont les traces et héritages de la civilisation industrielle.

La nostalgie est toujours ce qu'elle était

Comment achever cette évocation conjuguant des souvenirs partiels, souvent réduits à l'état de buttes-témoins, et une mémoire subjective assumée ? En rendant, bien sûr, un hommage appuyé aux acteurs de notre formation, à commencer par Jean-Louis Biget, Jean-Claude Hervé et Yvon Thébert, sans oublier pour autant les géographes et les intervenants de 1^e année. Sans eux, la réussite aux concours eût été des plus aléatoires, et notre (ma) culture, personnelle et professionnelle fort amputée. Mais, par-delà la reconnaissance empreinte d'amitié, il me semble indispensable de revenir sur « l'esprit » du Saint-Cloud des origines qui habitait encore (me semble-t-il) l'École et les enseignants des années 1970. Dans son discours du Centenaire (1982), le directeur de l'époque, Francis Dubus, rappela la devise que le « père fondateur » de l'ENSEP, Auguste Édouard Jacoulet, lui avait attribuée : « Le bruit ne fait pas de bien, et le bien ne fait pas de bruit ». Mais Monsieur Dubus savait-il que son lointain prédécesseur avait emprunté cette citation à (saint) François de Sales ? En tout cas, il ne le mentionna pas. Et le Saint-Cloud originel n'était-il pas à l'image de sa sœur aînée, Fontenay, un « Port-Royal laïque », titre que donna Marc Le Cœur à un article paru en 2007⁶. La moderne École normale supérieure de Lyon s'est inévitablement émancipée d'un corpus de valeurs en grande partie obsolètes pour se forger une identité en accord avec son temps, mais elle ne saurait renier totalement son exceptionnelle généalogie.

Notes

1. Pour les statistiques, voir Barbé (Alain), Luc (Jean-Noël), « *Des Normaliens : histoire de l'École normale supérieure de Saint-Cloud* », Presses de la FNSP, 1982. Au lycée Jules Ferry (9^e arrondissement) - dont j'étais l'élève - qui ne figurait pas parmi les établissements parisiens de premier plan, la section littéraire qui n'avait obtenu qu'un seul admis (en anglais) en 1972 septupla le nombre de ses reçus : trois cloutiers (deux « historiens » dont un redoublant, unique admissible l'année précédente) et quatre fontenaysiennes (dont une historienne). Un millésime exceptionnel, objet de fierté pour ce lycée peu accoutumé à ce niveau de réussite.

2. Le substantif « Cloutier » / « cloutier », exclusivement masculin jusqu'en 1981, est un nom familier destiné à distinguer les Normaliens des habitants de la commune, les Clodoaldiens, terme barbare faisant référence à Clodoald, roi mérovingien (puis ermite) du VI^e siècle, alors que les fontenaysiennes conservèrent leur éponyme topographique, bien plus euphonique. « Cloutier » est évidemment le fruit d'un jeu de mots, mais n'a pas une vocation exclusivement humoristique et gratuite. C'est aussi, et surtout, un « label » identitaire valorisant qui évoque les savoirs pointus et solides issus d'un travail acharné. Toutefois, cette image a son revers. Elle est volontiers détournée – et retournée – par les élites ulmiennes qui pourraient aisément attribuer au normalien de Saint-Cloud l'image qu'Emile Zola donne, dans *L'Assommoir* de l'ouvrier spécialisé dans la fabrication des clous :

« L'état de cloutier, (...) n'avait rien de flatteur en lui-même, à cause de la saleté de la forge et de l'embêtement de toujours taper sur les mêmes morceaux de fer » (Cité dans *Ortolang*, Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales ». « Le Dictionnaire historique de la langue française » (Robert) ne le mentionne pas ; le « Lexique de la langue normannoise » le cite mais ne le date pas (<https://www.languefrancaise.net/Source/3760>).

3. L'ENS de Saint-Cloud ne figure pas dans l'impressionnant inventaire dressé en trois tomes et sept volumes, entre 1984 et 1992, sous la direction de Pierre Nora (par ailleurs, candidat malheureux à trois reprises à Ulm), chez Gallimard dans la prestigieuse *Bibliothèque illustrée des Histoires*. L'ENS de la rue d'Ulm en est également absente, mais cette lacune est palliée par un article de Jean- François Sirinelli consacré à la « khâgne ». Deux ans après la création de l'ENS de Lyon, Le Pavillon de Valois est attribué à l'IUFM de l'Académie de Versailles qui n'en voit pas l'usage, puis transféré, en 2006, au Ministère de la Culture et de la Communication. D'après la brochure « Flânerie au cœur du domaine national de Saint-Cloud » (<https://www.saintcloud.fr/balade-saint-cloud/flanerie-au-cœur-du-domaine-national-de-saint-cloud>), l'édifice sert au tournage de films, dont « Miserere » de Michele Placido (avec Gérard Depardieu et Joey Star), en 2012. On ne saurait trouver meilleur titre pour la destinée de ce bâtiment qui abrita, pendant plus d'un siècle, une prestigieuse institution d'enseignement (et de recherche).

4. Sur les dix admis en Histoire de la promotion 1973, sept demeurèrent dans l'enseignement et trois le quittèrent très rapidement (Y entrèrent- ils seulement ?). Parmi les sept premiers, deux furent professeurs d'université, trois, professeurs de classe préparatoire et les deux derniers, professeurs d'École normale (et institutions suivantes). Deux entrèrent à l'ENA et le dernier se fit auteur et éditeur d'ouvrages d'histoire des entreprises.

5. Bernard Vincent m'a mis en relation avec Daniel Roche, ancien « caïman » à Saint-Cloud et alors professeur d'histoire moderne à Paris VII, qui dirigera amicalement ma maîtrise et ma thèse de 3^e cycle.

6. Le Cœur (Marc), « Un Port-Royal laïque : L'École Normale Supérieure d'institutrices à Fontenay-aux-Roses », in *Livraisons d'histoire de l'architecture*, n° 13, 2007, pp. 65- 76 (En ligne sur les portails *Persée* https://www.persee.fr/doc/lha_1627-4970_2007_num_13_1_1069 et *OpenEdition Journals* <https://journals.openedition.org/lha/405>). Marc Le Cœur est architecte, spécialiste des bâtiments scolaires.



A La Rochelle. Cliché B. Le Martinel



Daniel Brun

- Ipsésien en 1972- 73, puis normalien de 1973 à 1978
- Agrégé d'histoire et certifié d'histoire-géographie en 1976
- Bénéficiaire de deux années post – concours afin de préparer une thèse de 3^e cycle sous la direction de Daniel Roche, thèse de l'EHESS, soutenue en janvier 2019.
- Une carrière professionnelle consacrée à la formation des enseignants du Premier degré : D'abord en délégation rectorale (situation endurée pendant 3 années consécutives) à L'École normale de Melun en 1982-1983. Puis, à Mont-Saint-Aignan (Seine-Maritime), de 1983 à 2017, année de cessation d'activité. Promu maître de conférences en 1993 à l'occasion de la création des IUFM et de la faveur octroyée aux PEN titulaires d'un doctorat.
- Et, ceci expliquant sans doute cela, une ascendance masculine et féminine ayant exercé de manière ininterrompue dans l'enseignement primaire depuis 1881.



**Sicile, 1976 : un voyage d'histoire-géo avec les Fontenaysiennes
(Hugonie, Biget, Hervé et Jeannine Raffy)**